

Amélie Poher

LE SILENCE DE BRESSINÈS



Éditions La Gauloise

Amélie POHER

LE SILENCE DE BRESSINES

Roman

Les Editions La Gauloise
Roman

Maquette de couverture INNOVISION

Crédit photos Adobe Stock

Tous droits réservés pour tous pays

Copyright 2025 – Les éditions La Gauloise

2474 avenue Emile Hugues, 06140 Vence

ISBN : 978-2-38353-068-8

Le Silence de Bressines

À Marie-Laure Cuzacq

PROLOGUE

Le couloir est sombre. Le capitaine Fontan se dirige vers le rai de lumière qui filtre par-dessous la dernière porte. Il enregistre au passage les aboiements plaintifs d'un chien enfermé quelque part.

D'après leurs infos, trois personnes se tiennent de l'autre côté de la porte qu'ils s'apprêtent à franchir : la victime, son assassin présumé et une personne, non armée mais complice. Fontan n'a aucun mal à admettre qu'il ne sait pas vraiment à quoi s'attendre et cette idée le rend dingue. Rien dans cette histoire n'adhère à ses conceptions élémentaires de la logique. Sa carrière l'a rôdé à l'exercice, d'accord, mais il n'aime définitivement pas la tournure que les choses ont prise. Il n'a pas non plus aimé suivre la piste forestière pour venir jusqu'ici, dans la nuit profonde, ni traverser le ponton de bois pour entrer dans la maison. Depuis que le couple est arrivé comme un boulet de canon à la caserne pour dénoncer un meurtre, Fontan traîne une impression d'étrangeté lugubre, le pressentiment d'une affaire un peu sale.

Un hurlement de terreur déchire le silence et Fontan accélère le pas, talonné par son lieutenant. Ils sont deux, c'est tout ! Si les choses tournent mal, et Fontan a l'intuition puissante que quelque chose va mal tourner, sans savoir quoi au juste, il ne donne pas cher de leurs peaux. S'apprêtant à ouvrir la porte à la volée, il s'étonne de sa résistance. Etouffant un juron, il la tire vers lui. Son sang se fige dans ses artères.

Un homme est assis sur le lit. Il leur tourne le dos. Il pointe le canon d'un revolver sur la tempe d'une femme étendue.

Fontan avise une deuxième femme, immobile et fascinée, debout à côté du lit. Elle n'est pas là pour défendre la victime : ça, c'est sûr. Les mains jointes comme dans une prière, elle assiste à un rituel. Fontan avale une grande goulée d'air avant de se mettre à hurler l'incantation magique, celle qui a le pouvoir de tout figer sur place :

— Gendarmerie de Bressines ! Jetez votre arme et retournez-vous !

Et le type se retourne.

Un ballon blanc gonflé d'air s'échappe de sa main gauche et monte se ficher au plafond.

Trois mois plus tôt GHU de Paris

1

Charlotte rencontra Myriam un matin où les gens en retard pour aller bosser allaient l'être encore plus en découvrant l'épaisse couche de givre qui recouvrait leur pare-brise. Charlotte Valentino, trente ans tout frais, physique hollywoodien, terminait sa tasse d'eau vaguement aromatisée au café quand Myriam Martin entra. Pendant que la jeune femme aux cheveux châtain tirant sur le rouge s'installait, ôtait sa veste, observait la pièce comme pour vérifier son aptitude à y recueillir des confidences, Charlotte continuait à ressasser.

Elle avait peut-être un tempérament naturellement joyeux, elle n'en rongait pas moins son frein depuis la veille. Alors, bien sûr, à son arrivée au prestigieux Groupe Hospitalier Universitaire de Paris XIV, surnommé le GHU, issu de la fusion de Maison Blanche, Perray-Vaucluse et Sainte-Anne, Charlotte était loin d'imaginer que, à peine quatre mois plus tard, ses journées ressembleraient les unes aux autres au point d'arriver à les confondre. Était-on encore hier ou déjà demain ? Quelle importance ? On n'aurait pas plus de surprise que la veille, ce serait la même monotonie et on s'ennuierait tout pareil, pas vrai ? Il y avait cela, mais il y avait aussi le ciel, anormalement plus sombre que le jus de chaussette du distributeur que Charlotte buvait sur le balcon. Le psychiatre en chef était un type sympa, que Charlotte tutoyait et appelait par son prénom (prénom d'un autre temps qui l'avait même fait sourire au début : Marius). Mais quand Marius tapait ses petites crises d'autorité et ne ressemblait plus du tout à un type sympa dont le prénom donnait envie de

sourire, Charlotte éprouvait la furieuse envie d'aller voir ailleurs si, par hasard, le béton urbain n'était pas plus lisse, et le café plus noir. Exactement comme ce matin.

Car la veille, Marius l'avait changée de service. Unité 1, oui, avait-il dit sans plus d'explication. Étage des troubles psychiques. Dépressions, addictions, burn-outs. À effet immédiat, et bonne journée. À voir sa mine renfrognée, il savait bien qu'il n'annonçait pas une bonne nouvelle. Charlotte en avait aussitôt tiré la conclusion qui s'imposait : celle qu'à un moment donné, il avait douté de ses compétences, suffisamment pour la délester des pathologies psychiatriques lourdes : anorexies, schizophrénies, troubles de la personnalité. Une belle preuve de confiance, qui avait drastiquement fait chuter le prestige que ressentait Charlotte à la pensée qu'elle était *psychiatre au GHU de Paris, merde !* Autant avoir intégré la Nasa pour y faire le ménage.

Elle avait passé le reste de la journée de la veille dans cet état incertain, brumeux, qui suit une très mauvaise nouvelle. Une pierre de plus dans une calebasse qu'il faudrait bientôt agrandir. L'unité 1 ? Elle se morfondait déjà dans l'unité 2, pas plus stimulée qu'un zombie. Elle n'aimait pas la routine, or elle la subissait depuis quatre mois et désormais, ce serait pire. Bon sang ! Elle avait pourtant donné le meilleur d'elle-même ! Il lui avait semblé par moments que son impression de dormir au GHU depuis le premier jour *n'était pas* qu'une impression. Elle était d'une patience presque anormale et d'une douceur sans faille. Elle était gentille. À l'écoute. Discrète. Si elle avait été une de ces grandes gueules qui atteignent leurs objectifs à l'usure, elle serait restée à l'unité 2 et en prime elle ne se serait pas ennuyée souvent, mais voilà, Charlotte ne demandait jamais rien. Elle faisait ce qu'on lui disait. Est-ce que ce n'était pas ça, le monde du travail ? Pourtant cet état de fait n'avait jamais été aussi proche de son point de rupture et quand elle reçut Myriam, sa

première patiente de l'unité 1, Charlotte se surprit à songer que ce serait peut-être aussi la dernière.

Elle l'observa. Myriam, grippée, portait un masque. Un trait de crayon noir soulignait la douceur triste de ses yeux bruns. Elle parlait beaucoup, nerveuse, sa bouche invisible s'agitant à travers le tissu bleu, les yeux rivés sur Charlotte comme si elle guettait ses réactions. Charlotte avait déjà repéré ce phénomène. Les patients recherchaient quelquefois l'approbation du thérapeute, son soutien, même son amitié, à tel point qu'on était en droit de douter de leur sincérité. Ils semblaient tenir désespérément à faire bonne impression, triant leurs confidences, mélangeant la notion de psychiatre avec celle de juge. En fait, une réminiscence ancestrale les faisait peut-être espérer l'absolution. Peut-être se confiaient-ils à elle comme on se livrait autrefois au prêtre, dans le secret du confessionnal ?

Myriam lui raconta sa vie dans les détails, avant de lui révéler qu'elle était sur le point d'en changer totalement. Elle et son conjoint, Quentin Dallier, quittaient leurs emplois et leurs appartements respectifs à Paris, pour emménager ensemble dans une maison qui flottait sur un lac dans la Creuse. Un beau projet, plein d'optimisme, mais qui aux oreilles d'un psychiatre sonnait aussi bien qu'un authentique délire. La patiente dut s'en rendre compte, puisqu'elle demanda, amusée :

— C'est trop cliché pour être honnête ?

— Pas du tout, répondit Charlotte, qui maudit l'expressivité de son visage. Mais c'est un gros changement.

Myriam s'épancha sur le sujet comme pour rassurer sa thérapeute, qui profita même d'un cours d'architecture express sur la construction d'une maison flottante.

Le soir même, Charlotte pensa à elle. La patiente avait attiré son attention, une attention toute personnelle, qu'on pourrait même qualifier de non professionnelle si on analysait

bien la situation. Myriam l'intéressait parce qu'elle s'apprêtait à faire ce qui attirait et terrifiait Charlotte tout à la fois : partir. En attendant que la jauge de courage, proportionnelle à celle de lassitude, grimpe dans les hauteurs, l'idée s'octroya une belle place au soleil dans un coin de sa tête.

Myriam revint la semaine suivante, et encore celles d'après. Il était facile de diagnostiquer son problème : un terrible manque d'estime d'elle-même, qui disparaissait comme par magie dès qu'elle abordait le sujet de son départ pour la Creuse. Pour que son projet ne passe pas pour un égarement d'adolescente, Myriam déployait des efforts surhumains pour prouver son sérieux. C'était bien trop élaboré pour tenir de la divagation. Myriam se montrait si rigoureuse dans ses descriptions que Charlotte visualisait la maison avec une précision aiguë. Quand Myriam évoquait le ponton, l'enclos des chèvres, la terrasse ensoleillée, les canards ou les aigrettes, Charlotte voyait parfaitement de quoi elle parlait. Elle se surprit même, lors d'une pause au balcon du premier étage, au-dessus de la rue Cabanis, un café à la main déjà refroidi par le vent du nord, à rêvasser de cette sacrée terrasse avec vue sur la surface émeraude du lac. Myriam manifestait de tels excès d'enthousiasme que, vraiment, on aurait juré que la Creuse ne se situait pas dans le Massif central mais sous les tropiques. Le projet était bien avancé, Myriam continuait les allers-retours, toujours des documents, des papiers manquants, des choses à terminer. Sans jamais manquer l'occasion de revoir Charlotte. Et le jour où elle entra dans la pièce avec des photos, la vision de Charlotte passa de précise à limpide. Bon sang, c'était le plus bel endroit du monde ! Elle s'efforça de rester distante, souriant poliment en contemplant la surface du lac, la forêt lumineuse, les petites chèvres aux longues oreilles, mais la lueur d'envie qui traversa son regard n'avait pas échappé à Myriam.

— Il faut venir là-bas avec nous. On cherche des volontaires pour démarrer l'écolieu. Je suis sérieuse ! On a besoin de bras et de gens sympas. On a deux personnes avec nous, pour l'instant. C'est mince. Aurore Brazzi et Pierre Estéguet.

— Et qu'est-ce que je ferais pour vous aider ? ironisa Charlotte.

— Il ne s'agit pas de nous aider, mais de partager notre aventure. Je ne propose pas d'emploi... bien que ce ne soit pas le travail qui manque !

— Vous voulez dire : pour une psychiatre ?

Myriam se fendit d'un sourire complice. La séance dérivait.

— Merci quand même de la proposition, déclara fermement Charlotte.

Elle mettait ainsi un terme à l'aparté, tout en refusant avec courtoisie l'offre insensée de Myriam.

Malheureusement, entre deux séances, la curiosité la rongait. Et quand Myriam revenait, Charlotte buvait ses paroles sous le ciel lourd de Paris, accablée de solitude. Peu à peu, penser à la maison flottante lui faisait naître une petite boule dans le ventre. *L'envie*. Elle avait revu en rêve le lac aux couleurs criardes et s'était fait l'effet de vivre l'aventure d'une autre par procuration, comme si elle était devenue accroc à une série. Ce qui, bien entendu, lui était déjà arrivé.

Elle était loin d'avoir ici une carrière ou un nom ; quant au prestige, on repasserait. Elle n'était que la petite nouvelle et pourrait aussi bien l'être ailleurs. Le chômage ne concernait pas la psychiatrie et ne la concernerait sans doute jamais, en tout cas pas durant les cinquante prochaines années... Charlotte retrouverait toujours un emploi... même après un éventuel séjour dans la maison flottante.

Alors, quand Myriam réitéra sa proposition avec tout le sérieux dont elle était capable, sans la moindre note d'humour, Charlotte ne l'envoya pas gentiment balader d'un revers de la main. Et, dans la brèche ouverte, Myriam n'eut qu'à s'engouffrer. Quelques semaines suffirent.

2

— Tu es prête ? sourit-elle.

Charlotte haussa les épaules. Elle était prête, sans doute, comme en témoignait la présence de ses valises, mais dans sa tête c'était autre chose. Entre le moment où elle avait songé pour la première fois à quitter le GHU et celui où elle était montée dans la voiture de Myriam pour la suivre à l'écolieu de Bressines, Nouvelle-Aquitaine, Creuse, trois heures neuf minutes de route dixit le GPS, il s'était écoulé des semaines assez confuses. Durant ce laps de temps, elle s'était tellement accrochée à cette bouée de sauvetage que tout ce qui avait pu la contrarier était passé d'office au second plan, loin derrière cette fichue baraque-bateau à laquelle elle s'était mise à penser constamment : une façon de surnager dans l'océan d'ennui de l'unité 1. Et les jours, enchaînés les uns aux autres, avaient tous suivis la même voie pour arriver ici et maintenant, dans cette voiture aux proportions indécentes, à quelques heures d'une nouvelle vie. Elle était jeune, elle rebondirait de toute façon : quoi qu'il arrive, au besoin, elle retrouverait un boulot, un salaire, un lit. Il n'y avait pas péril en la demeure. Pourtant, elle éprouvait une trouille à se liquéfier au premier virage.

— Je ne t'emmène pas à l'abattoir, tu sais ! rit Myriam. Tu verrais ta tête...

Elle reprit une expression plus sérieuse.

— Tu as encore des doutes.

— Ça va passer, promit Charlotte. Dès que j'aurai vu la maison, je parie. Sauf si les photos étaient truquées.

— Oh ! Elles l'étaient, plaisanta Myriam. Mais très ressemblantes !

Les trois heures défilèrent à toute allure : la peur d'arriver donnait l'impression d'arriver trop vite. Était-il possible d'avoir à ce point envie d'une chose qui vous effraye autant ? Apparemment, ça l'était.

— Je sais que tu m'as dit qu'ils étaient tous très gentils, mais...

— Ne t'inquiète pas pour ça, la coupa Myriam. Tu te fais un monde pour rien, et dans deux minutes, ça te paraîtra ridicule. Tu verras !

Oui. Charlotte savait déjà que c'était ridicule d'imaginer que Myriam s'apprêtait à la balancer dans la fosse aux lions. C'est d'elle-même qu'elle avait le plus peur : en dehors de la psychiatrie, les codes sociaux ne lui étaient pas très familiers. Une façon édulcorée de dire qu'elle n'avait pas d'amis (comment se faire des amis quand toute sa vie se déroule sur son lieu de travail ?). Personne à contacter en cas d'urgence, pensa-t-elle absurdement.

Elles quittèrent l'autoroute pour gagner une nationale bordée de champs au vert fluorescent. Ici aussi, il pleuvait beaucoup, expliqua Myriam. Ah ? Charlotte sourit. Elle était presque sûre que Myriam avait occulté ce petit détail, dans ses longues expositions de la maison flottante. À sa droite, sur un champ en friche, une silhouette attira son regard.

— Oh ! Qu'est-ce que c'est que ça ? Un cerf ?

Un cerf ! s'ébahit-elle. Immense et majestueux, avec ses bois gigantesques ! Placide, l'animal jeta un coup d'œil indifférent sur la route.

— Tout juste, confirma Myriam. Un cerf. Il est beau, non ?

Charlotte ne répondit pas. Elle tourna la tête pour le voir le plus longtemps possible, forçant sur ses cervicales jusqu'à la douleur : elle lâcha le cerf des yeux et tourna la tête trop vite. Endolorie, elle plaqua la main sur sa nuque.

— Et oui, fit Myriam. N'est pas la star de l'Exorciste qui veut, hein ?

— Quoi ?

Myriam haussa un sourcil.

— Rien. Une référence idiote. Regarde le GPS !

Six minutes.

Myriam ralentit et actionna son clignotant gauche, visant un chemin étroit, entièrement en terre.

— Mais... hasarda Charlotte.

— Il faut prendre la piste forestière. C'est le seul chemin d'accès.

Et de sortie, se dit Charlotte, regrettant aussitôt son pessimisme. Maintenant que la joie d'avoir vu un animal tel qu'un cerf était passée, son appréhension revenait, et avec elle le cortège de doutes. Ferai-je bonne impression ? Est-ce que tout va bien se passer ? M'intégrerai-je au groupe ? Et, précédant tous les autres et même très loin devant :

— est-ce que j'ai fait le bon choix ?

En descendant de voiture, la première impression qu'eut Charlotte en débarquant sur les lieux fut d'être arrivée au bout du monde.

En bas du terrain, la maison, tout en bois, se dressait sur l'eau comme un rocher qui flottait, énorme et insolite dans ce paysage isolé. Tout autour, des arbres. Des arbres, des arbres. Et encore des arbres. Ils formaient presque des murs autour du lac, un écrin de verdure comme aurait dit un agent immobilier, un écrin qui avait une ressemblance frappante avec les remparts d'une forteresse. On y accédait d'ailleurs par un ponton comparable à un pont-levis, même si le ponton ne se relevait pas, évidemment. C'était tout à fait le genre d'habitation dont on se disait : ici, t'as pas intérêt à oublier d'acheter du pain ! Avec une pointe d'amertume tellement c'était beau et tranquille.

Pourtant l'instinct vous faisait tourner la tête dans tous les sens pour chercher une autre maison, un voisin, un signe quelconque qu'entre-temps le reste du monde ne s'était pas écroulé, mais tous les regards s'arrêtaient aux murs d'arbres, postés comme des sentinelles aussi zélées que si on les payait pour ça. La première habitation se trouvait à deux kilomètres, et le village de Bressines, à quatre.

Entièrement en bois, la maison, grand bloc de bois posé sur l'eau, était autonome en électricité avec des panneaux solaires, et en eau grâce à une citerne de récupération et de traitement. Elle était posée sur des flotteurs en PEHD, du polyéthylène haute densité, sur lesquels reposait une plateforme en aluminium. Plus large que la maison, la plateforme, ancrée pour ne pas dériver, offrait des terrasses des tous les côtés.

Myriam avait garé le Peugeot Traveller en haut du terrain : un hectare de pelouse soigneusement tondue sur laquelle un sentier serpentait pour déboucher sur la berge du lac, terreuse et détrempée. Pour les avoir déjà vues en photo, Charlotte reconnut les infrastructures : la citerne d'eau, le potager, la remise à outils, l'enclos des animaux, l'atelier de Myriam, la caravane-fromagerie. Ce qu'elle ne reconnaissait pas, c'était la météo. Quand Myriam lui parlait de Bressines, elle évoquait toujours son soleil radieux, aussi prévisible qu'un dépliant de station balnéaire, mais aujourd'hui, Charlotte frissonnait dans la brise encore fraîche, qui faisait onduler les cimes des arbres. Sous l'amas de nuages noirs, le lac émeraude était d'un gris terne, un peu sale, et sa rive s'était transformée en boue.

— Le beau temps va revenir, dit Myriam. Viens.

Elles avancèrent à travers le terrain. Myriam l'abreuva d'informations. Le potager était sous la responsabilité de Pierre, qui faisait aussi la cuisine. C'était un type adorable, mais doublé d'un sauvageon de la pire espèce. Il trimballait partout avec lui,

comme un grigri, une sphère armillaire miniature, souvenir de quand il voulait être astronome. Astronome, rien que ça : au moins on avait affaire à des ambitieux, dans le coin. Ils n'étaient pas si différents des rêveurs, les ambitieux. Peut-être à peine plus de courage. Ou de moyens. Ou de confiance en soi.

Aurore s'occupait des animaux et du fromage. Une écolo pure et dure.

— Si elle t'intimide, observe bien sa coiffure, lui conseilla Myriam. En principe tu devrais éclater de rire.

Myriam, elle, gérait l'intendance et fabriquait des produits maison.

Quentin faisait à peu près tout le reste.

— Je suis la cinquième habitante, réfléchit Charlotte à voix haute.

— Ça alors ! s'exclama Myriam, surjouant la surprise. On m'aurait caché qu'on avait la bosse des maths ?

Charlotte sourit.

— Ça ne t'évoque rien ?

— Quoi ?

— La cinquième roue du carrosse...

Myriam arrêta de marcher et attendit que Charlotte la regarde, pour la contempler un instant avec un de ses coups d'œil perçants qui l'enveloppaient de confiance.

— Je ne t'aurais jamais fait venir ici si je n'avais pas été sûre que tu t'y plairais. Regarde bien cette bicoque. Elle désignait la maison flottante.

— On t'a raconté que c'était un écolieu plein de bonnes intentions ? Habité de belles âmes volontaires et bienveillantes ?

Charlotte sourcilla.

— Ouais. Dans les gros titres. Pourquoi ?

— Parce que c'est juste un centre aéré pour adultes.

Charlotte rit. Elle riait encore quand un ouragan doré vint à leur rencontre et s'immobilisa à ses pieds en remuant la queue :

un grand golden retriever, qui salua Charlotte en lui bavant sur les mains. Le chien se dirigea ensuite vers Myriam qui lui ébouriffa la tête avec tendresse. « Il s'appelle Tambo », lui apprit-elle. Charlotte n'avait pas d'avis particulier sur la question des chiens. Ils lui étaient indifférents. Pour l'heure, elle se concentrait sur la rencontre imminente avec les habitants.

Quatre. Il n'y aurait que quatre personnes avec elle et elle en connaissait déjà une. Bien. Sauf qu'elle ne venait pas juste leur dire bonjour : elle venait vivre avec eux. Sacré coup de tête, qu'elle avait eu. Subitement, ça lui paraissait irréel, comme une vague idée qu'on oublie aussitôt. Mais le fait de se trouver devant la maison flottante avec ses deux valises dans le coffre du Peugeot indiquait assez clairement qu'on avait dépassé le stade de l'idée. Charlotte réalisait soudain l'énormité de ce qu'elle avait fait. Un désagréable frisson lui parcourut l'échine à la pensée qu'elle avait démissionné du GHU sans aucune espèce de filet.

Sur la terrasse principale de la maison, abritée d'une tonnelle, Charlotte voyait se dessiner les silhouettes de chacun. À mesure qu'elle s'approchait, elle distingua les traits de leurs visages. En avançant sur le ponton, elle s'affranchit d'un large sourire qui se voulait détendu et les fixa quelques secondes tour à tour. Quentin Dallier, compagnon de Myriam, propriétaire des lieux et instigateur du projet, la quarantaine, carrure d'athlète et regard franc. Aurore, jeune femme plantureuse qui aurait été carrément belle sans cette affreuse choucroute sur la tête, menton volontaire et large front. Pierre, anneau à l'oreille, blondeur de surfeur californien et yeux d'un bleu acide. Il tenait effectivement une boule qu'il faisait rouler entre ses doigts, une petite sphère armillaire en argent. Deux hommes, deux femmes. Et une étrangère. Presque un titre de bouquin.

C'était le moment rêvé pour sortir une réflexion subtile voire intelligente, histoire de donner une première impression correcte. « Bonjour » aurait été un bon début. Mais Charlotte était paralysée. Pierre, les bras croisés, un air sévère sur le visage que démentait un petit sourire en coin, lança :

— Et donc, encore une Parisienne ?

Tous s'esclaffèrent et l'atmosphère se réchauffa immédiatement. Pierre l'enlaça en lui souhaitant la bienvenue. Aurore manifesta sa joie de voir *enfin* celle dont Myriam leur parlait si souvent. Quentin, un peu plus circonspect, la salua chaleureusement mais sans effusion, ce qui donnait à Charlotte l'impression d'arriver dans un nouveau boulot, d'être bien accueillie par ses nouveaux collègues mais jaugée par le boss. À leurs voix se mêla tout à coup un bruissement léger : la pluie cinglait la tonnelle. Tournant la tête, Charlotte vit que des gouttes d'eau s'abattaient par milliers sur la surface grise.

Si elle avait été superstitieuse, elle y aurait vu un mauvais présage.

Et elle aurait eu raison.

3

Il était curieux d'écouter Myriam lui faire l'article de la maison comme si elle essayait encore de convaincre Charlotte de venir y habiter.

On y pénétrait par la pièce principale : la cuisine, ouverte sur le séjour. Des baies vitrées remplaçaient les murs de cette véranda géante dont la vue, de tout côté, tombait dans l'eau. De fait, la lumière dépendait entièrement du temps qu'il faisait dehors et, aujourd'hui, un voile gris ternissait la pièce. À gauche de la cuisine s'ouvrait un long couloir : on y trouvait la chambre de Myriam et Quentin, puis la salle d'eau, puis une pièce cadennassée dans laquelle on avait entreposé les affaires personnelles (et certains objets, précieux mais inutiles dans la vie qu'on menait ici) de chacun des membres de la maison. Enfin, au bout du couloir, la chambre de Charlotte était la seule qui disposait de sa propre salle de bain mais, comme pour équilibrer la chance, c'était aussi la seule non munie d'une baie-vitrée, seulement d'une fenêtre.

La maison possédait un étage inférieur, en partie immergé sous la surface de l'eau, où il faisait plus frais qu'au-dessus : Aurore et Pierre y avaient chacun leur chambre. L'ensemble de la maison était assez minimaliste, disposant de peu de meubles, mais bien sûr, le groupe passait le plus clair de son temps sur le terrain.

Charlotte écoutait Myriam, qui lui racontait avec force détails les activités de chacun, décrivant un travail de tout instant ou presque, et Charlotte commença à se demander ce qu'on attendait d'elle. À l'évidence ce n'est pas un doctorat de psychiatrie qui la rendrait utile et elle ne savait rien faire de ses mains. Myriam la rassura aussitôt.

— Il suffira d'apprendre. Tu iras un jour avec Aurore, un jour avec moi, un jour avec les garçons... et il y a le chien.

— Quoi, le chien ? s'étonna Charlotte.

— Il faut s'occuper de lui, aussi. On te trouvera de quoi passer tes journées, tu peux me croire !

Charlotte la crut.

On dînait sur la terrasse principale. Pierre cuisinait bien. Et il avait une façon de vous regarder qui vous faisait tourner la cervelle plusieurs fois sur elle-même. À l'atterrissage, on ne savait plus très bien où on en était.

Charlotte était sans cesse sollicitée. On voulait son avis sur tout. On la questionnait franchement sur sa personnalité, ses goûts, ses valeurs. Il semblait officieusement établi, puisque l'on vivait déjà ensemble, qu'il était inutile de s'encombrer des présentations d'usage. On avait balayé les généralités en quelques mots. Charlotte avait appris à demi-mots ce que chacun faisait avant de vivre ici : Aurore travaillait dans une librairie, Pierre dans une pépinière, Quentin ne travaillait pas et, de Myriam elle savait déjà tout : cumulant deux jobs pour garder un minuscule appartement intra-muros dont ses deux jobs ne lui laissaient pas le temps de profiter, elle avait rencontré Quentin qui l'avait branchée sur le projet et elle l'avait suivi. Mais après, les questions étaient devenues directes et personnelles. Les autres se livraient à Charlotte en retour : leur confiance lui était acquise, comme dans une colonie de vacances où tous les gosses, sans se connaître, sont d'office des super copains. Ravie d'être si bien accueillie, et d'avoir dépassé le stade de l'appréhension tétanisée, Charlotte s'était pliée à l'exercice avec une joie et un enthousiasme si flagrants qu'elle avait sûrement donné l'impression de n'avoir passé trente ans sur terre que pour vivre cet instant, alors qu'en sous-marin, elle analysait froidement la situation. Il y avait là-dedans un petit quelque chose de gênant.

Un je-ne-sais-quoi de... truqué. Elle débarquait chez des inconnus dont la vie était déjà bien agencée, orchestrée depuis des mois ; des gens qui semblaient se connaître par cœur, déterminés à faire durer la soirée jusqu'à connaître Charlotte aussi bien qu'eux-mêmes. C'était sûrement la raison de cette impression presque désagréable d'être passée au fil du rasoir. C'était une discussion d'adultes à adultes et de cœurs à cœurs dont, dans la vie de tous les jours, on faisait rarement l'expérience, du moins avec des inconnus.

Et avec leur chien.

Tambo voguait de chaise en chaise, avec une préférence marquée pour Charlotte, aux pieds de laquelle il restait un peu plus longtemps. Amusée, elle s'était fait la réflexion que le chien était peut-être le seul à adopter une attitude normale avec elle : il l'étudiait, comme l'étrangère qu'elle était.

On avait préparé sa chambre, minimaliste comme le reste de la maison. Une grande armoire, un lit, une table de chevet, la literie surmontée d'un plaid immense. Une veilleuse orangée était branchée près de la porte. Myriam l'avait accompagnée (c'est tout juste si elle ne l'avait pas bordée) tout en continuant de jacasser gaîment, comme un merle battant le rappel. Pourtant, une fois couchée, les bras croisés sous la nuque, Charlotte ne s'endormit pas instantanément. Elle se repassait le film de la journée. Le trajet avec Myriam. L'arrivée à l'écolieu. La maison sous le ciel noir, le lac gris, les murailles d'arbres. L'impression d'être arrivée quelque part, oui, sans doute, et pourtant pas exactement *où elle l'avait imaginé*. La persistance rétinienne lui faisait toujours revoir la rive marron du lac comme si l'image résumait à elle seule toute la forêt de Bressines.

Tambo qui l'avait accompagnée jusqu'à sa chambre avait décidé d'y dormir. Il s'était roulé en boule au pied du lit, incroyablement sage et discret, ce qui était remarquable au vu de

sa taille (et sûrement de son poids). Charlotte finit par sombrer, bercée par la respiration régulière du chien.

(Lire la suite sur le livre)